bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

ATOUT SENS

TRIMESTRIEL N°19 JUIN 2015

Notre part de changement social...

Référence à la légende amérindienne du colibri expliquée page 5

Bureau de dépôt : 6730 TINTIGNY - P501399 - Ed. Responsable : Thierry TILQUIN, rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 Namur

Édito

Passages de relais

Voilà un quart de siècle, était posée la première pierre du Centre de formation Cardijn. Pari risqué, pari gagné ! Nous aurons l'occasion de le fêter le 10 octobre prochain à Namur. En 25 ans, le Cefoc s'est déjà forgé une belle histoire qui sans nul doute va se poursuivre. Dans la continuité et le changement.

C'est le cas particulièrement cette année qui voit plusieurs passages de relais au sein de l'institution.

Après avoir accepté la responsabilité de la direction durant onze ans, Thierry Tilquin transmet le flambeau à Véronique Herman, tout en restant formateur. Véronique, laïque et mère de famille, a été désignée à cette fonction par les instances du Cefoc. Changement important car jusqu'à ce jour, c'étaient des prêtres qui l'avaient assumée : Tony Dhanis, Jean-Claude Brau puis Thierry. Permanente depuis treize ans, après une formation en sciences religieuses, Véronique a découvert l'Éducation permanente au sein de diverses associations bruxelloises. C'est dans cette région qu'elle restera présente tout en prenant le relais de la direction.

Au terme de son mandat de quatre ans, l'Équipe centrale elle aussi est renouvelée. Sa nouvelle composition est publiée à la fin de ce numéro d'Atout sens. Elle portera au sein de l'institution le point de vue du public des formations et des formateurs volontaires.

Enfin, après de nombreuses années d'engagement au sein de l'Assemblée générale et du Conseil d'administration, Guy Raulin, notre président, passe aussi le relais.

Merci à Thierry, à Véronique, à Guy, aux anciens et aux nouveaux membres de l'Équipe centrale pour leur engagement

Michel CARLIER,

président du Conseil d'administration

Éditeur responsable

Thierry TILQUIN

Équipe de rédaction du numéro

Michel CARLIER
Vanessa DELLA PIANA
Laetitia GODFROID
Elisabeth HATERTE
Christiane HENVAUX
Sabrina MEURANT
Patrice NOIRET
Annick PAGE

Mise en page & illustrations

Renaud HOEDT
Anne LEGRAIN
Bénédicte QUINET

Gilles DEWALQUE (photo page 4)
Matthieu MEURANT(photo page 12)

Abonnements

« Atout sens » paraît quatre fois par an, en mars, juin, septembre, décembre.
Prix : 15 euros
Prix de soutien : 40 euros
Compte : BE97 0010 8274 8049

Asbl Centre de formation Cardijn (Cefoc)
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur
Tél. et fax : 081/23.15.22

info@cefoc.be
www.cefoc.be

Sommaire

Partenaires

3 Amon nos hôtes, une cafétéria pas comme les autres

Dossier : Créer du neuf pour un...

6 Réflexion et création collective « cheminante »

8 Des alternatives pour l'accès aux droits

10 Les choses bougent également dans le Sud

12 Germination de changement social

Echos

13 Fin de vie - Faim de vie ?

14 Du légume à l'homme debout !

avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Amon nos hôtes, une cafétéria pas comme les autres

Voilà treize ans que la cafétéria sociale Amon nos hôtes s'est installée dans le quartier St-Laurent, à Liège. Un lieu de vie et de rencontres avec lequel le Cefoc collabore depuis un an et demi. Rencontre avec des participants du groupe de formation Cefoc et avec Aurélie Gigot, travailleuse sociale de l'association et co-animatrice du groupe.

Propos recueillis par Laetitia GODFROID

Fresque réalisée dans le cadre d'un atelier d'art plastique (sur un mur de la cafétéria)

« Amon nos autes », expression wallonne qui signifie « chez nous ».

« Hôte », personne qui reçoit chez elle, qui offre l'hospitalité (cf. des hôtes accueillants) et personne qui est reçue, qui est invitée (cf. recevoir un hôte de marque).

INTERVIEW

Vous tous, en tant que participants du groupe Cefoc d'Amon nos hôtes et toi, Aurélie, en tant que travailleuse à Amon nos hôtes, comment présenteriez-vous cette cafétéria sociale au lecteur d'*Atout Sens* ?

— **Les participants du groupe :** La première chose à dire est que c'est un lieu accueillant, ouvert à toute personne, quelle qu'elle soit. Ensuite, que c'est une cafétéria qui fonctionne grâce au travail de bénévoles encadrés par des travailleurs sociaux.

— **Aurélie Gigot :** L'association est née de la volonté de plusieurs personnes d'offrir un lieu d'accueil en soirée pour rompre l'isolement social et favoriser la création de liens. L'originalité du projet est effectivement de permettre aux personnes utilisant le service d'insertion sociale de s'impliquer bénévolement dans le fonctionnement de la cafétéria (nettoyer, préparer à manger, servir au snack-bar), aux côtés des travailleurs sociaux, mais dans une fonction différente, complémentaire.

Que fait-on à Amon nos hôtes et qui y vient ?

— **Les participants du groupe :** Les activités varient en fonction du moment de la journée. On peut participer aux ateliers les après-midis : visiter un musée, aller au théâtre, aller promener, avoir une activité sportive, etc. En fin de journée, on y vient pour passer une soirée, boire une tasse de café, jouer aux cartes, regarder la télé... On y vient aussi pour manger à des prix très accessibles : un plat chaud une fois par semaine (préparé avec des bénévoles), ou le reste du temps, des sandwichs. Les gens qui viennent ici sont des personnes sans logement, des personnes isolées, des familles en situation de précarité importante qui viennent passer une soirée ou qui viennent pour être au chaud. Et c'est vrai qu'à la cafétéria, on rencontre du monde, on fait connaissance avec d'autres personnes, on écoute les autres, on n'est pas seul.

— **A.G. :** En matinée, les travailleurs sociaux proposent des permanences sociales ouvertes à tous pour traiter toutes sortes de demandes liées à l'emploi, au logement, à la formation, à la santé. C'est aussi un lieu d'écoute important.

Pourquoi être bénévoles en plus de participer aux activités ?

— **Les participants du groupe :** On est bénévoles pour passer le temps, se rendre utiles en rendant service aux autres. Ça joint l'utile à l'agréable. On est aussi bénévoles pour apprendre, pour améliorer sa façon de vivre. Ça oblige à sortir de chez soi et c'est d'autant plus important quand on vit seul ! Comme on rencontre beaucoup de monde, on est amené à faire connaissance avec des personnes d'autres cultures. C'est intéressant. Et puis, on aime notre travail !

— On partage des idées, des amitiés naissent entre bénévoles ou avec les travailleurs. Et on y rencontre même l'amour !

— Dans ce lieu, le respect entre bénévoles, travailleurs et usagers est d'application dans tous les sens. C'est quelque chose qui nous tient à cœur.

Pourquoi avoir souhaité une collaboration avec le Cefoc ?

— **A.G. :** En 2012-2013, il y avait eu beaucoup de changements dans l'équipe des bénévoles. On a voulu leur proposer une activité spécialement pour eux, un temps d'échanges, de réflexion pour prendre du recul et travailler la dynamique d'équipe des bénévoles. Le premier module de formation s'intitulait « Je bénévole, tu bénévoles, nous bénévolons : mais qu'est-ce qui nous a pris ?? ». Depuis, en octobre 2014, on a débuté un second module de formation autour de la question de la place de chacun dans la société.

En tant que bénévoles, vous participez à un groupe de formation Cefoc. Que diriez-vous que cette formation vous apporte ?

— **Les participants du groupe :** Cette formation nous permet d'apprendre à nous exprimer différemment, de pouvoir dire ce que l'on a sur le cœur, de vaincre notre timidité et d'être plus francs les uns envers les autres. On réfléchit également au « mieux-vivre ensemble » malgré nos différences. On apprend à respecter les avis des autres, même si on n'est pas tous d'accord. On apprend avec le groupe. La formation nous apporte une grande ouverture.

— Au fil du temps, des liens plus forts se sont créés entre nous et quand une personne n'est pas présente, on s'inquiète pour elle. Ainsi, à la date d'une réunion de groupe, nous avons rendu visite, ensemble, à un membre du groupe hospitalisé.

— Pour oser parler en confiance, la confidentialité est très importante : on sait que ce qu'on dit ici restera entre les murs !

— Pour tout ça, on se sent motivé à participer.

— **A.G. :** C'est vrai que la formation permet aux participants de s'exprimer. Tous les quinze jours, lors de la réunion d'organisation avec les bénévoles, le temps manque pour laisser chacun s'exprimer. Je remarque aussi l'intérêt de la confrontation des points de vue : elle permet de se questionner, d'élargir la vision de chacun. La capacité d'analyse et le recul par rapport aux situations vécues se développent petit à petit. En outre, dans ce temps de formation, ils savent qu'ils seront accueillis, respectés et écoutés. Chacun est attendu et chacun a sa place sans devoir batailler.

Autres exemples de projets menés par Amon nos hôtes avec ses usagers

« Bénévoles : et vous pourquoi travaillez-vous ? » (http://benevoles.tv/) est un web documentaire en plusieurs épisodes autour de la notion de « travail ». Le documentaire a été réalisé par Instants Productions à partir d'un travail de réflexion et d'entretiens menés avec les bénévoles. Le documentaire a décroché la mention spéciale du jury au Liège Web Festival.

Le théâtre de marionnettes : des usagers d'un atelier socioculturel ont travaillé pendant un an, une fois par semaine, pour transformer l'histoire de Pinocchio et réaliser toutes les marionnettes. La pièce a été présentée en juillet 2013 sur la péniche de la Ville de liège dans le cadre du projet « Tous dans le même bateau » et a également été jouée dans une maison pour enfants ainsi qu'au Club André Baillon (service de santé mentale à Liège).

En novembre 2014, des stagiaires ont proposé la réalisation d'un **roman-photo**. Celui-ci a été réalisé entièrement par les participants à cet atelier (écriture de l'histoire, photos...) et raconte le parcours d'une personne qui fréquente la cafétéria.

Dossier *détachable*

Créer du neuf pour un changement social

Un jour, dit la légende amérindienne, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! » Et le colibri lui répondit : « Je le sais mais je fais ma part. »

Au sein d'une société qui se consume de plus en plus dans l'individualisme exacerbé, la concurrence effrénée et la recherche de profit à court terme, chaque goutte d'eau peut ramener un peu d'humanité et de solidarité. Heureusement, les énergies ne manquent pas. Des projets se construisent ici et là. Le week-end de formation « Créer du neuf pour un changement social » a tenu à en être la preuve, et ce, avec la présence d'acteurs d'initiatives émergeant au cœur de la précarité comme un squat à Bruxelles, une maison de quartier de Roux, une société coopérative à finalités sociales en Basse-Sambre et le Mouvement des sans Terre au Brésil. L'envie de bousculer les évidences s'élaborait tant du côté des participants que des intervenants extérieurs. Compte-rendu du travail collectif réalisé.

Réflexion et création collective « cheminante »

Les week-ends de formation Cefoc sont à l'image des groupes de formation : la démarche participative s'articule avec des interventions de personnes extérieures, les expériences et les réflexions des participants, élaborées dans des sous-groupes de sept ou huit personnes. Le travail permet à chacun de s'exprimer. Ces sous-groupes facilitent l'expression, les interactions et parfois aussi la réalisation de productions collectives. Ce fut le cas lors de ce week-end : quatre fresques ont voyagé de sous-groupe en sous-groupe, au fil des deux journées de formation, avant d'être exposées.

Annick PAGE

Lors d'un premier temps de travail, chaque membre du sous-groupe a choisi une photo, un dessin exprimant sa motivation à participer au week-end Cefoc, et l'a collé ensuite sur la fresque en construction. À partir de ce premier temps d'expression, une tempête d'idées : « quels changements voulons-nous ? Dans quelles alternatives sommes-nous engagés et pourquoi ? ». Une série de réflexions sont alors illustrées sur la fresque.

Tandis que les fresques ont été transférées vers un autre sous-groupe, la démarche continue son chemin elle aussi : réfléchir au sujet des moteurs qui animent les alternatives dans lesquelles les participants sont engagés : « En quoi ces projets participent-ils ou pas à un changement social ? Quels sont les freins, les difficultés auxquels ces activités sont confrontées ? »

En grand groupe, ensuite, une table ronde vient compléter le travail de réflexion en présentant des projets de terrain (voir articles ci-après). À partir de tous ces éléments, et d'autres encore, de retour en sous-groupes, les fresques sont alors enrichies par des mots, des dessins, des photos… avant de déménager vers un autre carrefour.

Lors du dernier temps de travail en sous-groupe, les fresques s'étoffent une troisième fois, par une phrase rédigée collectivement : « En quoi ce qui a été travaillé ce week-end nous permet de rebondir ? Qu'en retirons-nous personnellement pour notre propre vie, pour nos engagements ? »

Le changement social ne viendra pas uniquement d'une modification de nos comportements individuels ; il demande une démarche collective. C'est un processus qui implique que les individus se mettent ensemble pour travailler à modifier durablement les structures, les mentalités, les fonctionnements d'une société. L'élaboration de ces fresques était symboliquement une petite occasion de mettre cette expérience de « création collective » en pratique.

« Créer du neuf avec patience pour les lentes germinations en écoutant l'autre, en me bougeant le cul ! pour plus de fraternité, d'optimisme, de plaisirs partagés, et moins d'illusions stériles. Si je m'éveille et si on y va ensemble ! Oui mais… Place du 8 mai, la libération ! La vie ensemble existe, nom de Dieu ! »

« Créer du neuf pour mettre l'humain au centre en valorisant les compétences de chacun afin de retrouver dans la joie un vivre – ensemble plus juste et plus équitable. Accrochez-vous ! »

« Créer du neuf en agissant ensemble, en respectant les besoins des personnes, pour accéder au bien-être individuel et collectif, pour plus de justice, oui mais pas sans conscientisation politique »

« Créer du neuf en progressant, en imaginant des étapes pour un mieux vivre-ensemble. Si on veut, on peut en le faisant ensemble. Oui mais il faut que ce soit durable … Mais les « mais » sont pour les pessimistes ! »

Des alternatives pour l'accès aux droits

En matière d'alternatives au capitalisme, on pense le plus souvent aux services d'échanges locaux (SEL), circuits courts de distribution, monnaies locales. Au week-end d'avril, les trois associations présentes visaient toutes les trois prioritairement l'accès aux droits des personnes mises à la marge de la société par le système économique et des politiques libérales injustes.

Annick PAGE

Lors de la table ronde d'acteurs de terrain, chaque responsable a présenté l'essence de l'association qu'il représentait - Catherine Antoine et Hamou Aitouali pour le Squat 123 de Bruxelles ; Samuel Courtois pour la société coopérative Brillo de Sambreville et Claudio Marini pour l'espace communautaire La Rochelle de Roux. Ensuite, chacun a expliqué en quoi et comment ces projets se situent en résistance au système dominant.

Droit au logement

Le manque criant de logements disponibles dans la capitale pousse certains citoyens à se réapproprier des bâtiments non occupés. **Le squat 123** est situé rue Royale, au cœur de Bruxelles et fêtera en mai prochain ses huit années d'existence. C'est un immeuble de la Région Wallonne, anciennement occupé par le Ministère de l'Éducation. Catherine Antoine et Hamou Aitouali ont fait partie de l'aventure du « 123 ». Hamou y réside encore aujourd'hui alors que Catherine s'est investie dans l'organisation d'un autre squat proche de la gare du Nord. Ils insistent sur le fait que l'aventure d'un squat se conçoit comme une occupation illégale mais dans la légalité. C'est pourquoi la première démarche consiste à identifier et contacter le propriétaire de l'immeuble pour lui proposer une convention. Cela peut prendre plusieurs mois mais c'est une étape indispensable à la survie du squat.

Au sein du projet, les mots d'ordre sont : engagement, solidarité et participation de tous ; ou encore récupération et réhabilitation des biens. Le choix de l'autogestion suppose une organisation interne importante. Le projet fonctionne avec l'énergie des habitants et la mise en place de plusieurs activités comme les ateliers vélo, friperie, informatique ou « techniques bois » ainsi que la récupération d'invendus alimentaires dans les magasins. Chaque personne qui entre dans le projet est invitée à mettre ses compétences au service du squat (compétences techniques, sociales ou relationnelles sont toutes bienvenues au sein de l'association). Catherine et Hamou insistent également sur l'importance de garder une mixité sociale au sein de l'immeuble : familles, personnes isolées, artistes, travailleurs salariés cohabitent dans l'immeuble.

Droit à l'emploi

Brillo existe depuis 2008, au sein du GABS, Groupe d'Animation de la Basse-Sambre, à Sambreville en tant que société coopérative à finalité sociale. Son directeur, Samuel Courtois explique l'objectif d'une entreprise d'insertion comme Brillo : la création d'emplois pour des personnes peu qualifiées. La coopérative œuvre à deux niveaux : un niveau « entreprise » qui fournit un service contre rémunération et un niveau social qui vise le relationnel et l'accompagnement des personnes vers une insertion professionnelle. L'économie sociale constitue une alternative à l'entreprise classique en ce qu'elle permet aux travailleurs de participer au projet, d'y adhérer. Dans le cas de Brillo, elle combine

Pour le squat 123 Hamou Aitouali et Catherine Antoine; pour la coopérative Brillo, Samuel Courtois; pour la maison de quartier La Rochelle, Claudio Marini.

la réinsertion de personnes éloignées de l'emploi et la demande de travaux non pris en compte par les entreprises classiques car pas ou peu rentables : brico-dépannage et petits entretiens de jardin. La coopérative développe aussi un service d'aide-ménagères à domicile et de nettoyage de locaux.

Depuis peu, Brillo développe un atelier vélo qui vise plusieurs objectifs : la récupération, le recyclage et la vente de vélos d'occasion ; le développement de vélos de service (comme une voiture de service ou de fonction) pour le déplacement des travailleurs de la coopérative, une conscientisation sur la place du vélo dans la mobilité et une formation professionnelle avec l'objectif de valider un diplôme de technicien vélo. Le dernier projet en date s'intitule « un vélo pour 10 ans ». L'enfant signe un contrat et, pour 65 €, repart avec un vélo. Dès que celui-ci est trop petit ou ne répond plus à ses besoins, il revient en choisir un autre, sans payer, et ceci, durant 10 ans. À chaque changement, il remet son ancien vélo en état pour que celui-ci profite à un autre enfant. Une combinaison intéressante entre recyclage, développement de compétences techniques et insertion professionnelle.

Droit à une consommation réfléchie

La Rochelle est une maison de quartier située dans l'entité de Roux (Charleroi) qui a développé plusieurs activités de « développement communautaire » au départ de l'entraide paroissiale. Claudio Marini, un des administrateurs, en explique les divers axes de travail :

- mener une action intégrée pour recréer du lien, resocialiser les personnes à la marge ;
- mener une action à long terme : retrouver une meilleure estime de soi, construire de nouvelles solidarités et mener des actions d'interpellation vers le monde politique ;
- soutenir une action engagée vers le changement, passer de l'assistance au statut d'acteur de développement ;
- mais surtout, travailler « pour, avec et par » les personnes en difficulté.

Les chemins de participation sont divers : banque alimentaire, coopérative d'achats, espaces cuisine ou informatique, jardin communautaire, rencontres en réseaux sur le grand Charleroi… Les activités organisées à la Rochelle sont des moyens de participation, de développement et non des fins en soi. Elles placent la personne au centre et l'invitent à s'engager vers une société plus juste, plus solidaire, plus démocratique, pour soi et pour les autres.

Dans le cadre du week-end, Claudio a présenté plus particulièrement l'organisation de la coopérative d'achats. La participation passe par la prise de décisions de manière collective. L'autonomie de fonctionnement par et avec les volontaires bénéficiaires est fragile mais tient la route. Ils sont une vingtaine de volontaires actifs à s'investir dans la coopérative pour une centaine de familles touchées. Ce qui représente pas moins de mille personnes concernées par cette activité.

Des initiatives en résistance

Outre le fait qu'elles impliquent toutes les trois le public bénéficiaire, ces trois initiatives relèvent le défi de redonner du pouvoir d'action localement, dans la réalité des personnes, en partant de leurs besoins avec un objectif d'autonomisation et de coopération... bien loin des buts lucratifs capitalistes.

Ces projets mettent en avant la force du collectif, l'importance de créer des synergies, de travailler en réseaux ou en plates-formes. Ces démarches collectives se démarquent d'un individualisme égocentrique et rejettent la mise en concurrence des personnes en replaçant l'humain et la solidarité au centre des activités. Il ne faut pas se leurrer, les freins peuvent être nombreux. Qu'elles soient financières, organisationnelles ou participatives, les difficultés peuvent venir de l'intérieur comme de l'extérieur du projet. Mais le monde ne s'est pas construit en un jour et les petits ruisseaux font les grandes rivières... Plus les colibris seront nombreux « à faire leur part »[1], plus le changement aura de chances d'advenir !

1 cfr la légende amérindienne du colibri explicitée dans l'introduction de ce dossier.

Les choses bougent également dans le Sud

Des alternatives au système capitaliste surgissent un peu partout à travers le monde depuis plusieurs années. Le week-end de formation s'est intéressé plus particulièrement au Mouvement des sans-terre au Brésil. C'est Vincent Mélis, chargé de projets pour l'association « Entraide et Fraternité », qui est venu nous expliquer l'histoire, les fondements et les initiatives de ce mouvement, né il y a plus de trente ans.

Vanessa DELLA PIANA

Pour le Mouvement des sans-terre, Vincent Mélis d'Entraide et Fraternité

Le Mouvement des sans-terre (Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra) milite pour que les paysans brésiliens, ne possédant pas de terre, puissent disposer de terrains à cultiver. Le MST est né officiellement en 1984 mais la lutte pour l'accès à la terre puise ses racines dans une histoire bien plus ancienne. Une grande partie des problèmes auxquels les paysans se trouvent confrontés aujourd'hui provient en fait de la période coloniale.

Il y a cinq siècles d'ici, quand le Portugal envahit le Brésil, il divise la terre en grandes propriétés pour en faire de la production agricole et extraire de l'or. La traite des esclaves est organisée dans le but de faire transiter les richesses jusqu'au Portugal. Ce n'est qu'en 1850 que le Brésil promulgue la première loi relative à la propriété privée de la terre. Les terres devaient être achetées pour être régularisées, sinon elles demeuraient propriété de l'État. Cette loi a empêché les esclaves affranchis d'accéder à des terres. Par ailleurs, de grands propriétaires ont falsifié des titres de propriété. Or, les terres qu'ils revendiquaient étaient (et sont encore) souvent habitées par des communautés de paysans.

Le combat pour une réforme agraire

Historiquement, l'agriculture brésilienne s'est donc structurée autour de grandes monocultures de rente et d'exportation. Cette situation a peu évolué : aujourd'hui, l'agrobusiness représente 16% des agriculteurs et occupe 76% de la superficie agricole, tandis que l'agriculture familiale (84% des agriculteurs) n'occupe que 24% de la surface agricole.

Les problèmes hérités de la période coloniale se conjuguent aujourd'hui avec les formes modernes de l'économie mondialisée et néolibérale. Le Brésil poursuit une politique agricole tournée vers l'exportation et laisse aux mains de grands industriels des surfaces énormes dédiées à des monocultures (soja, maïs…). La concentration des terres se fait aujourd'hui par des grandes entreprises liées au secteur financier. Et tout cela, au détriment de la souveraineté alimentaire des paysans et du pays. Sans compter que le prix des terres augmente sans cesse dans de nombreuses zones et que les sols s'appauvrissent à cause des monocultures.

Tous ces problèmes ont poussé les paysans sans-terre non seulement à lutter pour la terre mais aussi à militer pour une réforme agraire. Une réforme qui devrait permettre le développement d'une agriculture paysanne familiale, capable de répondre aux besoins du pays à la fois en termes alimentaires, d'emploi et de développement durable.

L'occupation comme moyen de lutte

Comme moyen de pression, les sans-terre utilisent l'occupation. Les premières occupations de terres ont eu lieu en 1979, en pleine dictature militaire. Ces occupations se font encore aujourd'hui sur des grandes fermes inexploitées ou utilisées pour la spéculation. Le MST organise des occupations massives de grandes propriétés privées avec trente à mille familles.

Elles montent un *acampamento* (un campement) qui peut durer des années. De là commence la lutte et, tôt ou tard, la répression par la police.

Pour son combat, le MST s'appuie sur la loi, l'article 184 de la Constitution qui stipule : « *il incombe à l'état fédéral de s'approprier, par intérêt social, aux fins de la réforme agraire, le bien rural qui n'accomplit pas sa fonction sociale* ». Le débat juridique se fait sur la définition de la « fonction sociale de la terre » : c'est un rapport de force difficile entre le MST et les grands propriétaires fonciers. La bataille juridique peut se conclure par le passage d'un *acampamento* à un *assentamento* (l'installation définitive sur une terre après légalisation).

De nombreuses terres ont ainsi pu être récupérées. Actuellement, plus de trois mille familles sont en processus de récupération de terres appartenant au sénateur Eunicio de Oliveira. La construction immobilière représente plus de 20.000 ha et il est question d'y établir deux mille familles.

Des alternatives au capitalisme et à ses dérives

Le MST favorise une autre agriculture, en promouvant la reforestation, une diversification des cultures, la culture de plantes médicinales… Dans l'état de Goias, au centre du Brésil, Entraide et Fraternité soutient l'agriculture paysanne durable, selon les principes de « l'agro-écologie ». C'est une forme de production sans engrais chimiques et sans pesticides. C'est une alternative viable pour les paysans. Beaucoup d'expériences au Brésil montrent que ce système permet de répondre aux besoins alimentaires locaux, qu'il est concurrentiel tout en étant respectueux de l'environnement. La commercialisation des surplus se fait à prix accessible aux plus démunis. Les rapports de production se veulent coopératifs et solidaires. Chaque famille qui a conquis une parcelle peut l'exploiter de façon individuelle ou collective, mais beaucoup s'organisent en coopératives. Le MST pratique aussi la démocratie participative, notamment au sein des *acampamento*.

Un travail politique et d'éducation populaire

Le travail du MST n'est pas seulement un travail d'occupation. Il appuie aussi l'organisation des communautés de sans-terre grâce à l'éducation, l'alphabétisation, la formation politique et militante des jeunes et des adultes. Il fait un véritable travail d'éducation populaire. Le mouvement cherche à renforcer la conscience politique des paysans, à les « armer » pour revendiquer leurs droits. Il veut faire comprendre que les problèmes sont dus à des causes structurelles auxquelles il est possible de s'attaquer.

C'est ce qui rend son action politique possible et durable (campements, occupations d'organismes publics, de multinationales, marches militantes…). Pour garder un impact auprès des élus, le MST nourrit aussi des alliances stratégiques avec d'autres. Il s'organise au niveau national (vint-trois états) et international (Via Campesina par exemple). Récemment, le MST a co-signé un plébiscite pour un nouveau système politique, soutenu par des mouvements sociaux, des syndicats, des associations… C'est un exercice de citoyenneté pour réveiller les consciences.

La résistance, difficile mais féconde

Le MST est un des mouvements de résistance au capitalisme les plus organisés du monde. Mais il n'est pas pour autant épargné par les difficultés. Les défis politiques sont nombreux. Notamment, le gouvernement poursuit son appui à l'agrobusiness et au libre-échange. Et l'agriculture paysanne n'a pas « le vent en poupe » chez les jeunes, qui se désintéressent de la vie en milieu rural et qui espèrent vivre mieux - ce qui est rarement le cas - en gagnant les grandes villes… Reste que les mouvements paysans, grâce à l'accumulation de leurs analyses, de leurs savoirs, de leurs expériences, nous donnent à penser et à espérer, en nous livrant des pistes concrètes de changement !

Germination de changement social

Patrice Noiret et Sabrina Meurant participaient pour la première fois à une activité du Cefoc. Ce week-end, ils l'attendaient avec impatience pour découvrir des acteurs de changement social, ceux qui, au quotidien, en sèment les graines. Ils n'ont pas été déçus du tout du voyage. Ils en redemandent même. Echos de leur participation, en couple.

Patrice NOIRET et Sabrina MEURANT

Nous lisions de manière régulière les offres de formations dans le journal « En marche » sans vraiment savoir ce que nous recherchions jusqu'à la lecture de ce que proposait le Cefoc le week-end des 26 et 27 mars. Enfin un thème qui nous permettrait, en tout cas nous l'espérions, de découvrir de nouvelles approches du social. Nous voilà donc lancés dans cette aventure, valise en mains, pour un week-end. Un accueil efficace nous met tout de suite à l'aise et nous voilà fin prêts pour donner le meilleur de nous-mêmes et pour recevoir avec joie les meilleures pistes envisageables vers le changement social. Pas si simple !

Des carrefours aux intervenants

Répartis dans deux groupes différents, nous évoluons ensemble vers les idées du changement social au travers de brainstorming, de réalisations de fresques et d'échanges passionnés. Nous nous rendons compte au fur et à mesure du week-end que nous sommes tous et toutes en questionnement sur le capitalisme et sur l'évolution du monde actuel qui, petit à petit, amenuise le caractère social de l'être humain.

Ce fut un choc agréable de rencontrer autant de porteurs d'initiatives convaincus dans leurs idéaux, ce qui nous laisse penser que, nous aussi, à notre petite échelle, nous pouvons faire en sorte de glisser la société vers un changement social. Des personnes qui font bouger les lignes du politiquement correct pour s'inscrire dans une démarche sociale, qui n'ont pas peur de braver les interdits parfois à la limite de la légalité, portés par cette volonté de changement.

Les temps libres

C'est dans un esprit convivial que les discussions continuent d'évoluer lors des repas et des temps libres. Le week-end peut sembler être une bouffée d'oxygène pour des personnes comme nous qui travaillons oppressés par un système institutionnel qui ne nous convient pas ou plus. Nous le considérons en lui-même comme un espace de libre pensée où tout peut être exprimé et discuté dans le respect de chacun. Ces temps libres furent l'occasion de grands éclats de rire mais surtout de découverte des histoires d'autres que l'on ne côtoyait pas dans nos carrefours respectifs. Ces temps libres furent pour nous de formidables moments d'échanges et d'apprentissages autour d'un bon verre ou d'un bon repas.

Nous avons vécu un week-end fabuleux, nous y avons rencontré des gens simples, sympathiques et investis. Cette formation, très bien organisée, dans un très beau cadre, nous a donné l'envie d'aller au bout de nos projets et nous a permis de faire germer, petit à petit, notre définition du changement social.

L'animatrice Jeunesse et Santé a proposé aux enfants présents au week-end de réaliser, eux aussi, leur propre fresque.

Fins de vie – Faim de vie ?

Chacun le sait, naître signifie aussi qu'un jour nous mourrons. Si la société occidentale s'applique bien souvent à l'oublier, certains choisissent d'échanger en groupe sur le sens et le non-sens des fins de vie. Parmi les différentes thématiques choisies et explorées avec une douzaine de personnes de la région d'Arlon, depuis janvier 2014, en voici un écho.

Elisabeth HATERTE

Ce n'est pas rien comme sujet mais avant de le mettre au programme, le groupe a réalisé tout un parcours, la confiance s'est construite. En témoigne, par exemple, cette participante arrivée en réunion le surlendemain de l'enterrement de son papa qui dit au groupe qu'elle ne voulait surtout pas rater la réunion car elle savait, d'une part, que cela lui ferait du bien et, d'autre part, que les réflexions déjà menées sur le deuil l'aideraient à traverser ce moment.

La mort comme limite

Pour démarrer le travail sur le thème « la mort et quel est son impact sur la vie ? », le groupe a commencé par questionner la mort comme limite. De quel genre de limite s'agit-il?

— Si une participante évoque la mort comme un achèvement car tout serait accompli, la mort est surtout perçue comme une limite biologique, corporelle, définitive et une fin du pouvoir que nous avons cru détenir entre nos mains le temps d'une vie. Une rupture donc qui peut s'accompagner pour certains d'une continuité. Soit qu'une vie continuerait ailleurs dans un au-delà, soit que des valeurs transmises vont refleurir en d'autres.

— Il arrive aussi que le défunt ait exigé des promesses de proches. Le survivant va devoir se situer entre la fidélité à la parole de l'autre et ce qu'il est ou devient. Soumission ou émancipation ? De manière plus générale, les générations bâtissent sur des fondations qui précèdent mais c'est leur propre maison qu'ils bâtissent : le passé ne peut en aucun cas déterminer à lui seul notre monde en évolution permanente.

— Parfois, la mort peut être vécue comme une libération lorsque la vie est réduite physiquement, psychiquement et du point de vue relationnel..

L'impact sur la vie ?

Comment cette perspective de mort impacte-t-elle notre vie ? Angoisse, détachement matériel, vivre au présent... chacun exprime son expérience et ses réflexions.

— *« Plus jeune, penser à la mort créait en moi un sentiment de panique. La vie avec ses frustrations, son imprévisibilité nous amène à traverser de "petites morts" de sorte que la mort crée un sentiment moins fort en moi aujourd'hui. »*

— Elle peut amener à un détachement du matériel, à un besoin de dépouillement. Se désencombrer du superflu, envie de donner avant sa mort. Jusqu'à prévoir de donner son corps à la science pour contribuer à la faire avancer.

— Cette perspective finale force à relativiser davantage les événements ou encore à arrêter de penser en termes de « *quand j'aurai un travail* », « *quand je serai marié* », « *quand je serai pensionné* ». — À vivre le présent et à apprécier les petits bonheurs au quotidien : « *chercher le positif et s'en nourrir, voir la beauté du monde dans lequel nous vivons, rayonner, faire de sa vie un chef d'œuvre. Il ne s'agit pas de nier ce qui ne va pas dans le monde mais je me sens impuissante face à la violence du monde.* » — « *Pas de regret si tout ce dont je voulais faire l'expérience, je l'ai fait. Dans les possibilités qui sont miennes* », ajoute une autre participante.

— La perspective de la mort, c'est aussi intégrer que s'attacher à quelqu'un rend fragile par peur de perdre l'autre. Ne plus s'attacher est une manière de ne pas souffrir, mais c'est aussi s'empêcher de vivre.

— *« La dimension créative a toujours eu beaucoup de place dans ma vie,* dit encore une participante, *et je souhaite rester créative jusqu'au bout, dans la mesure des possibilités ».*

Comment la perspective de la mort impacte-t-elle la vie ? Cet article ne rend compte que d'une partie de la réflexion d'une soirée de janvier. Le groupe continue son cheminement.

Du légume à l'homme debout !

Il y a plus de vingt ans que Christiane Henvaux connaît le Cefoc et participe régulièrement à ses activités. En 2009, son époux a eu un accident vasculaire cérébral (AVC), il en a gardé de grosses séquelles. Pour elle, c'était évident : redémarrer une nouvelle vie devait passer par l'activité de groupe. C'est ainsi qu'elle a découvert l'ASBL « Ensemble », groupe des cérébro- lésés de Liège et environs.

Propos recueillis par Christiane HENVAUX

INTERVIEW

L'association « Ensemble » née il y a une trentaine d'années, est présidée par Roland Gulpen : assistant social dans un hôpital, il s'est ému du discours des logopèdes qui décrivaient l'isolement des personnes restées aphasiques[1] suite à un AVC ou un accident. À cette époque-là, comme actuellement, après la revalidation, c'est le vide : aucune institution spécialisée dans la région liégeoise. Le groupe d'entraide est et reste un moyen de renouer avec la vie en société. C'est là que Christiane a rencontré Jean-Claude Hoornaert.

Accidenté à vingt-deux ans, Jean-Claude parle parfois encore un peu vite, ce qui oblige ses auditeurs à s'accrocher. Cependant, il peut aborder tous les sujets contrairement aux autres membres du groupe « ensemble » qui souffrent souvent du manque de mots : ils savent ce qu'ils veulent dire mais n'arrivent pas à trouver le mot juste. Dans une société où la communication occupe une place prépondérante, c'est un sérieux handicap. Parmi les étapes qui l'ont aidé dans sa revalidation, Jean-Claude a participé à un club de jeux du type « pyramide » : il faut faire deviner des mots sans les prononcer. Après un certain temps et à plusieurs reprises, les autres membres ont ironisé sur les mots utilisés par Jean-Claude qui a finalement décidé de quitter le club… En entendant ce témoignage d'expérience de groupe difficile pour lui, Christiane a pensé à cette règle des groupes Cefoc qui précise que ce qu'on dit n'est jamais considéré comme une bêtise ! Elle a donc parlé du Cefoc à Jean-Claude.

Certains disent que le hasard n'existe pas : peu après, un groupe à dossiers démarrait à Liège, Christiane en a informé Jean-Claude, l'encourageant à aller essayer. Les premières réunions ont eu lieu en Pierreuse : une rue pavée à flanc de colline. Néanmoins, malgré ses difficultés d'équilibre, bravant les obstacles pour accéder au lieu, Jean-Claude n'a pas hésité à se lancer dans l'aventure « céfocquienne ». Il faut dire que le bougre en a vu d'autres. D'ailleurs, il vient d'écrire un livre révélant le « secret » de ses fabuleux progrès. En effet, après son accident, le spécialiste avait prédit une vie végétative. Depuis, Jean-Claude, sa famille et ses amis n'ont eu de cesse de lui/se prouver qu'il en serait autrement. Interview par Christiane de cet homme désormais « libre et debout ».

Jean-Claude, quelle a été ta réaction quand je t'ai parlé du Cefoc, que peux-tu en dire maintenant ?

— Tout d'abord, il faut dire que c'est un lieu accueillant, ouvert à toute personne, quelle qu'elle soit. Je suis d'abord allé voir sur internet, ça me paraissait un peu catho mais comme c'est toi qui me le proposais, mes réticences sont vite tombées. J'aime ces réunions : comme je n'ai jamais pu travailler, j'apprécie beaucoup d'entendre les récits des autres qui parlent parfois de leur travail. Je suis épaté de voir comment certains arrivent à philosopher en fonction de leur parcours de vie. Dès qu'une question est posée, je me réjouis d'entendre le point de vue des autres, ça élargit le mien.

Le cadre de l'animation permet d'avancer. En plus, vu mon aphasie, les animatrices me permettent d'intervenir dès que les mots me viennent, par contre, si je ne parle pas « en je » alors… je me fais reprendre. Je sens qu'une attention particulière est portée à mes difficultés, ainsi nos réunions ont désormais lieu dans un endroit plus accessible. Je suis étonné que certains abandonnent un groupe comme celui-là en cours de route (le groupe dure depuis bientôt trois ans), moi ça me plaît, je trouve que c'est dommage de penser qu'un jour ce sera fini.

Récemment, tu as écrit un livre : « C'est possible »[2] avec Margot Winden[3], est-ce que ça a changé ton regard sur ton histoire ?

— Non, j'ai écrit ce livre pour montrer à ceux qui sont victimes d'un accident et qui se retrouvent sans pouvoir bouger ni parler qu'il est possible de récupérer. Margot a participé à mettre mon histoire en forme et elle a recueilli le témoignage de mon entourage. Elle n'a pas été mon « nègre ». Pour moi, le critère non négociable, c'est que tout devait être vrai. Ainsi je n'ai pas voulu occulter les idées de revanche qui m'ont traversé. En outre, j'insiste, il ne m'a pas suffit de souhaiter que ça aille mieux, j'ai dû y mettre toute mon énergie. Il est évident que j'ai eu la chance d'avoir un entourage soutenant, obstiné. Malgré le pronostic des médecins, ma mère n'a jamais voulu baisser les bras et elle a pris des bonnes décisions à toute les étapes après mon accident. De plus, j'ai toujours été

accompagné de mon frère et de mes amies et amis. Par la suite, j'ai voulu vérifier si j'étais encore capable d'étudier, de faire du sport ; j'ai réussi et je me suis lancé de nouveaux défis. Cependant, je sais que rien n'est jamais gagné ; si je ne veux pas régresser, je dois sans cesse m'exercer à parler, écrire, faire bouger chaque partie de mon corps.

---

1 Aphasie : L'aphasie est un trouble du langage, de la communication. A la suite d'une lésion cérébrale les personnes aphasiques éprouvent, selon le cas, des difficultés pour parler, comprendre, lire et écrire.

2 C'est possible, itinéraire d'un aphasique – Imprimé par www.lulu.com

3 Margot Winden romancière et ancienne professeur de Jean-Claude lors des études qu'il a reprises après son accident.

« Personnellement, la lecture de ce livre m'a apporté beaucoup de plaisir, son rythme est tel qu'on n'a pas envie de le refermer avant le point final. Il peut donner du courage dans les épreuves et devrait intéresser le personnel soignant. Et ce n'est pas tout, les bénéfices de la vente sont laissés à l'ASBL « Ensemble » et ça c'est un bon plan ! »

Christiane Henvaux

Elles l'ont lu

« Ce qui est frappant dans ce témoignage, outre la volonté de l'auteur de s'en sortir, c'est l'importance de l'accompagnement tant familial que médical. Toutes les forces vives se conjuguent pour défier la résignation, le handicap. Ce combat collectif a permis la renaissance de Jean-Claude. L'humanité ne peut en sortir que grandie. »

Annick Page

« En lisant l'histoire de Jean-Claude, j'ai été épatée par tant de volonté, jour après jour, et par sa force de caractère mais aussi celle de ses proches. Et ça me redit l'importance de se fixer des objectifs et d'accepter de prendre le temps/d'être patiente. Petit à petit, en créant les conditions pour leurs succès, nos projets peuvent se mettre en place. Cela me questionne aussi plus généralement sur la vie et les potentialités du corps humain. »

Laetitia Godfroid

L'Équipe Centrale du Cefoc se renouvelle

L'Équipe Centrale actuelle est en fin de mandat. Une nouvelle équipe devait donc être mise en place. Huit postes étaient à pourvoir dans le cadre d'une élection. Début 2015, une procédure de proposition de candidatures a été lancée dans les groupes de formation Cefoc. Étant donné que seules huit personnes entrant dans les conditions ont accepté d'être candidates, il n'y a pas lieu d'organiser des élections. Nous pouvons donc dès aujourd'hui, présenter la composition de la nouvelle Équipe Centrale.

Valérie BACQUART, présentée par le groupe à dossiers de Comines habite à Comines-Warneton. Elle est militante au sein des Équipes Populaires.

Jean-Marie GEORGERY, présenté par le groupe de formation biblique de Lobbes, habite dans la région de Thudinie en Hainaut. Il est prêtre diocésain, retraité depuis le 1er juillet 2014.

Marc GOFFIN, présenté par le groupe de formation à recherche de sens d'Ottignies, habite Gembloux. Il est agent administratif fédéral.

Marie-Agnès HUBERT, présentée par le groupe de Lobbes, est actuellement animatrice en pastorale dans l'unité pastorale de Chimay-Momignies. Originaire de Mons, elle habite la région de Chimay depuis 1982.

Jean MUKIMBIRI, présenté par le groupe d'Ottignies habite Céroux Mousty. Il est docteur en Philosophie et Lettres.

Isabelle SIMON, présentée par le groupe Ciep-Moc d'Arlon est retraitée et habite le petit village d'Habay-la-Vieille.

Marguerite PLENNEVAUX et **Anne-Sophie DENEYER** se présentent à l'Équipe centrale pour un second mandat. Elles sont toutes les deux formatrices volontaires dans le Brabant wallon.

A bloquer dans vos agendas !

le 10 octobre 2015

Le Cefoc fête ses 25 ans !

Bienvenue à tous, dès 16h au Cinex à Namur

8 nouvelles analyses disponibles sur le site www.cefoc.be

Un guichet en moins, deux bus en trop !

Analyse 1

À Roux (Charleroi), la fermeture de certains services communaux complique la vie des habitants. La Région Wallonne prône la proximité des services mais qu'en est-il réellement ? Annick Page dénonce la part de violence que la réorganisation de services administratifs porte en elle lorsqu'elle contribue à renforcer les inégalités sociales et culturelles vis-à-vis d'une population précarisée, fragilisée économiquement.

L'emploi du temps des « sans emploi »

Analyse 2

Karinne Noiret propose de prendre du recul par rapport aux mécanismes d'exclusion de ceux qu'on appelle les « sans emploi ». S'ils n'ont pas d'emploi, doivent-ils pour autant considérer que leur vie est vide de sens ? Qu'ils n'ont aucune utilité pour la société ? L'analyse interroge la place du travail, plus précisément de l'emploi, dans la société actuelle et ses conséquences au quotidien sur le rapport au temps des « sans emploi ».

La démocratie participative dans une association d'Éducation permanente

Analyse 3

Geneviève Bausier explique ce qu'est « l'Équipe centrale » au Cefoc et démontre que la « démocratie participative » n'est pas qu'un concept : elle peut se vivre très concrètement, par exemple au sein du secteur associatif. Elle met en évidence ce que peut apporter ce type de dispositif de participation aux personnes qui y prennent part, à la vie d'une institution et même à la société. Cette analyse est le fruit d'une réflexion menée avec les membres de l'Équipe centrale sortante, forte de son expérience, puisqu'elle arrive au terme d'un mandat de quatre années.

Que reste-t-il de sacré ?

Analyse 4

Après les tragiques événements survenus à Charlie Hebdo et dans un supermarché parisien, les questions fusent : pourquoi une telle violence ? On a touché à la religion, on a blessé la liberté d'expression, on a attenté à la vie humaine. Mais au fond, que reste-t-il de sacré dans cette société ? C'est ce que Thierry Tilquin explore dans cette analyse.

Lieux de fractures, lieux d'alternatives

Analyses 5 à 8

Thatcher disait : « there is no alternative ». Pas d'autre choix que le néolibéralisme. Et pourtant… les alternatives fleurissent un peu partout à travers le monde pour encourager d'autres options pour la vie en société. Dans cette analyse en quatre parties, Vanessa Della Piana s'intéresse à plusieurs expériences qui « créent du neuf » pour un changement social, au Nord comme au Sud. Ces expériences ont en commun de partir de lieux de fractures, là où des personnes subissent de plein fouet les effets du capitalisme. Le dernier volet interroge plus particulièrement le concept d' « alternative » : alternative à quoi, pourquoi, pour quoi ?

Si vous souhaitez recevoir ces analyses régulièrement par mail ou obtenir une version papier, contactez le secrétariat ou vos formateurs.

Centre de formation Cardijn (Cefoc) - rue Saint-Nicolas, 84 - 5000 Namur

☎ +32 81 23 15 22 ✉ info@cefoc.be @ www.cefoc.be